

Festival du nouveau cinéma 2004 — Bollywood **Les formes subtiles de la transgression**

Élie Castiel

Number 235, January–February 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48018ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2005). Festival du nouveau cinéma 2004 — Bollywood : les formes subtiles de la transgression. *Séquences*, (235), 30–30.

FNC 2004 | BOLLYWOOD



La Famille indienne

Les formes subtiles de la transgression

En incluant dans sa programmation un volet Bollywood, les organisateurs du désormais Festival du nouveau cinéma prenaient un risque énorme parsemé de nombreuses inquiétudes : plaire au public, situer le genre proposé dans un contexte où prime tout d'abord et avant tout l'innovation dans la forme, lui donner un cachet particulier, le soumettre à de probables critiques émanant des habitués et des professionnels.

Le pari est gagné si l'on se fie aux réactions observées et à l'accueil du public. Le volet était constitué de trois films aux accents tout à fait divergents, même si tous les trois retenaient tout ce qui fait la particularité de ce cinéma : l'intégration à l'action de chants et de danses.

Pris au premier degré, Bollywood désoriente et peut laisser certains indifférents à cause, justement, de cette propension pour l'excès, pour le mélodramatique à outrance et le souvent naïf. Mais à voir de plus près, on peut déceler des arguments narratifs et des indices stylistiques tout à fait séduisants.

Tout d'abord, du point de vue du discours, le genre s'apprête fort bien à la glorification de la cellule familiale et plus particulièrement à l'image de la mère. C'est à partir d'elle que s'établissent les rapports entre les personnages et que le temps précise sa course, à travers sa nature de nourricière, de dévouée, mais aussi grâce à son énergie farouche, sa détermination à préserver les valeurs inscrites depuis des générations et, encore plus, à garder son statut privilégié au sein du groupe social.

L'illustration de cette caractéristique est parfaitement mise en images dans l'illustre et remarquable **Mother India** (Les Bracelets d'or), summum du cinéma indien *mainstream*. Soulignons que la beauté de Nargis et sa remarquable prestance procure au film une aura de mystère et de séduction qui atteint, par moments, le sublime. Devenue veuve à un jeune âge, Radha élève seule ses enfants, aux tempéraments opposés. Par un concours de circonstances qui relève de la pure tradition du mélodrame bien inspiré, elle va traverser mille et une aventures avant une conclusion pacificatrice et tout à fait crédible. Après **Mother India**, de Mehboob Khan, Bollywood ne sera plus jamais le même.

Avec **La Famille indienne** (Kabhi khushi kabhie gham), Karan Johar tente d'utiliser certains modèles de **Mother India**. Le thème

(les rapports entre différents individus d'une même famille) s'y prête royalement. Mais ici, pour mieux déguiser son entreprise, le jeune réalisateur se prête à l'orgiasme jeu de la danse et du chant. Rarement Bollywood fut aussi enchanteur et enivrant. Cette bacchanale de chansons et de chorégraphies brillamment orchestrées se regarde avec un autre regard. Car le cinéma bollywoodien est aussi un genre qui, d'emblée, force le spectateur à réorienter son regard. Entre l'écran et la salle de cinéma, se crée une tension, une complicité qu'on partage avec les protagonistes et notamment avec les vedettes adulées. Le plan n'a ainsi qu'une seule fonction : la sublimation du moment.

Avec les années, le genre a adopté des procédés narratifs propres aux cinémas occidentaux, et notamment en ce qui a trait aux scènes d'action. Par le biais des rapports violents qui peuvent diviser les individus, le cinéma bollywoodien imprègne souvent ses films d'actes d'agression, de viols, de ruptures d'âmes, de violence. Cela produit les séquences les plus excessives du cinéma contemporain. Les éléments naturels à chaque film que sont le bruit, le son et la trame musicale prennent alors une ampleur significative. Ici, les chansons et les danses s'intègrent plutôt mal. Elles demeurent dissociatives, formant des entités tout à fait à part. Mais peu importe, le spectateur inconditionnel de ce genre de productions réussit à faire la part des choses. Les scénaristes et les réalisateurs le savent très bien. L'exemple nous a été donné au Festival du nouveau cinéma avec **Yuva** (The Youth), de Mani Ratnam, un des plus intéressants réalisateurs indiens de sa génération.

Pendant longtemps, le cinéma indien s'est divisé entre le *mainstream* (grand majoritaire dans la course effrénée à la production) et le cinéma d'auteur. Depuis quelque temps, un nouveau consensus semble prendre droit de cité. Le cinéma d'auteur s'approprie des éléments de celui à grand spectacle (ou vice-versa) pour offrir quelque chose de nouveau, quelque chose d'électrisant qui n'a comme objectif que d'attirer les spectateurs dans les salles obscures tout en les divertissant et en même temps leur proposer un discours réfléchi, très souvent politique. Si l'on est prêt à accepter les préceptes des différences culturelles, le cinéma de Bollywood est un genre facile à suivre, jouissif et astucieusement manipulé. ❧

Élie Castiel